

L'Afrique, enjeu de l'histoire  
*Afrocentrisme, Eurocentrisme, Sémitocentrisme*

## **Du même auteur**

*Manuel de français selon la méthode transformationnelle*, ELS, University of Carbondale, Illinois, 1961.

*Manuel de wolof selon la méthode transformationnelle*, ELS, University of Carbondale, Illinois, 1961.

*Grammaire moderne du wolof*, Paris, Présence africaine, 1971.

*Anthologie wolof de la littérature universelle*, Dakar, IFAN, 1971.

*Al Huraan ci Wolof, Coran traduit en wolof*, Paris, Éditions Harmattan-Sankoré, 1998.

*L'Europphilosophie face à la pensée du Négro-africain*, Paris, Sankoré, 1976.

*Introduction à la culture africaine*, Paris, Collection 10/18, 1978.

« Linguistique et histoire », in *Histoire générale de l'Afrique* Volume II, Paris, Unesco

*Pouvoir politique traditionnel en Afrique occidentale*, Paris, Présence Africaine, 1968.

*Intégration économique de l'Ouest africain ou Micro-États*, Paris, Anthropos, 1970.

*Quelle démocratie au Sénégal ?*, Paris, Sankoré 1981

*Stratégie de sortie de crise et régionalisation politique*, Paris, Sankoré, 1981

*Democracy and Pluralism in Africa*, Dov Ronen (Ed.), Harvard University, L. Rienner Publisher, 1986.

*Bakari II 1312, Christophe Colomb 1492 à la rencontre de l'Amérique*, Bruxelles, Sankoré, 1992.

*La révolution ramakushi ou l'archéologie linguistique et culturelle de la préhistoire spirituelle et intellectuelle de l'humanité*, Paris, Sankoré, 1996 (réédité en 2006).

*Cheikh Anta Diop et l'Afrique dans l'histoire du monde*, Paris, Éditions l'Harmattan-Sankoré, 1997.

*L'Amérique précolombienne ; un continent africain*, Paris, Sankoré, 1998.

Léopold Sedar Senghor ou la négritude servante de la francophonie, suivi de Festival d'Alger vingt ans après, Paris, Sankoré, 1999.

L'Islam africain face à la Sharia islamo-orientale (sous presse).

Africanité et négritude, américanité et créolité (en cours).

Dieu réinventé (sous presse)

Pathé Diagne

# L'Afrique, enjeu de l'histoire

*Afrocentrisme, Eurocentrisme,  
Sémitocentrisme*

L'Harmattan

**© L'Harmattan, 2010**  
**5-7, rue de l'École polytechnique ; 75005 Paris**

<http://www.librairieharmattan.com>  
[diffusion.harmattan@wanadoo.fr](mailto:diffusion.harmattan@wanadoo.fr)  
[harmattan1@wanadoo.fr](mailto:harmattan1@wanadoo.fr)

ISBN : 978-2-296-11867-6  
EAN : 9782296118676

À Fatou Sow, qui a bien voulu lire et relire ce texte.



## **Sommaire**

**Avant-propos :** L'histoire prise en otage

**Introduction :** Un Africanisme de rente et de dénégation

**Première partie :** De l'avatar hégélo-marxien à une problématique historique

*Chapitre premier :* Problématique ethniciste et mimétisme méthodologique

*Chapitre deuxième :* Problématique inventive

*Chapitre troisième :* Manifeste des rentiers de l'africanisme eurocentriste

**Deuxième partie :** De l'archéologie linguistique et culturelle : un débat ancien

*Chapitre premier :* De la problématique ramakushi

*Chapitre deuxième :* De la problématique à la relecture critique

*Chapitre troisième :* Langage pharaonique, une mise au point

*Chapitre quatrième :* Familles linguistiques

**Troisième partie :** Africologie ou Afrocentrisme : L'affaire Cheikh Anta Diop, protagonistes nouveaux

*Chapitre premier :* Des enjeux de l'archéologie linguistique

*Chapitre deuxième :* Des enjeux de l'archéologie matérielle

**Quatrième partie :** Sémitologie ou Sémitocentrisme : L'affaire M. Bernal, discours tricontinental

*Chapitre premier :* de l'Afro-asiatisme

*Chapitre deuxième :* Relectures critiques

**Cinquième partie :** Américanologie ou américanocentrisme : L'affaire Bakari II ou l'américanisme en panne

*Chapitre premier :* Des enjeux et dérives de l'américanisme

*Chapitre deuxième :* Natifs africains et conquistadores

*Chapitre troisième :* L'américanisme de dénégation

**Sixième partie :** Sociologie historique tricontinentale

*Chapitre premier :* De l'historiographie

*Chapitre deuxième :* De la sociologie historique

**Annexe :** Caytu ou l'École de Cheikh Anta Diop : afrocentrisme pluriel

*Chapitre premier :* De quelques figures

*Chapitre deuxième :* Lecture catalane

**Bibliographie**



## Avant-propos

### L'histoire prise en otage

On est tenté, à la lecture de bien des travaux consacrés à l'Afrique, à l'Orient ou à l'Amérique précolombienne, de rappeler que l'histoire comme discipline scientifique moderne s'écrit avec des faits. La discipline, pourrait-on ajouter en pensant aux controverses plus ou moins obsolètes dont elle peut encore faire l'objet, suppose, malgré les enjeux idéologiques et d'intérêts dont on l'investit, le respect des règles de l'art. Pour les mêmes raisons, elle récuse ce qui est péremptoire, ce qui relève de l'argument d'autorité ou de la pure négation ; ce qui nie l'évidence des faits ou refuse la confrontation d'opinions et le débat d'idées.

Ce n'est pas un hasard si, face aux indignations qu'elle suscite à travers des œuvres, souvent discutables, pourtant tenues pour majeures, les historiens n'ont de cesse, selon les Écoles ou les circonstances, d'annoncer, depuis presque un siècle, l'avènement de la Nouvelle Histoire.

Fernand Braudel aura été considéré, de ce point de vue, bien à tort, malgré son talent, comme l'historien de la Méditerranée. Il concluait, dans les années 1950, à « l'enfermement de l'Afrique noire » subsaharienne, en dépit des sources aussi abondantes qu'accessibles à tout historien averti et précautionneux de son époque, ne serait-ce qu'à travers le *Monumenta Cartographica Africa* de Youssouf Kemal, publié en 1912, au Caire. Selon lui, le monde noir qu'il confine au dessous du Sahara aurait été tenu, si on l'en croit, hors de l'Histoire, par l'œkoumène. L'auteur de *La*

*Méditerranée et le monde méditerranéen*<sup>1</sup>, théoricien de la *Nouvelle Histoire*, déroulait, dans l'*Encyclopédie française*, en 1959, son récit. Il est résumé ici en note. Il continue d'être repris dans son esprit par toute une École et des générations de disciples, en toute ignorance de la prééminence géopolitique Sud-Nord de l'Empire africain transsaharien nigéro-méditerranéen bien avant et bien après les conquêtes de Rome. Il n'aura pas nourri, dans son domaine privilégié, à l'instar d'un Yves Lacoste<sup>2</sup>, la curiosité nécessaire :

- pour Masaani Cissé alias Massinissa, fondateur soninké de l'Empire numide en conflit avec Rome, à la fin du dernier millénaire ;
- pour le Ghana des Tunca Inca de Njavar Jagiliba fondateur du Caire au IX<sup>e</sup> siècle et du Califat Fatimide ;
- pour le rôle de l'Empire du Tekrur aux deux couronnes du Tooro Sylla-Pérou Chili de Wara Jabi Ndiaye, fondateur de l'Empire Almoravide, au XI<sup>e</sup> siècle sur les ruines du Ghana ;
- pour le Mali des pèlerinages géostratégiques des Mansa, familiers de la Méditerranée et de la navigation africaine transatlantique permanente, à l'époque du périple de Bakari II, au début du XIII<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> F. Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris, Colin, 1949. Fernand Braudel écrit dans *Histoire des Civilisations in Encyclopédie française*, en 1959 : « Le trouble a gagné les grandes profondeurs et toutes les civilisations, les très vieilles ou plutôt les très glorieuses, avec pignon sur les grandes avenues de l'Histoire, les plus modestes également. De ce point de vue, le spectacle actuel le plus excitant pour l'esprit est sans doute celui des cultures "en transit" de l'immense Afrique noire, entre le nouvel océan Atlantique, le vieil océan Indien, le très vieux Sahara et, vers le Sud, les masses primitives de la forêt équatoriale. Cette Afrique noire a sans doute, pour tout ramener une fois de plus à la diffusion, raté ses rapports anciens avec l'Égypte et avec la Méditerranée. Vers l'océan Indien se dressent de hautes montagnes. Quant à l'Atlantique, il a été longtemps vide et il a fallu, après le XV<sup>e</sup> siècle, que l'immense Afrique basculât vers lui pour accueillir ses dons et ses méfaits. Mais aujourd'hui, il y a quelque chose de changé dans l'Afrique noire: c'est, tout à la fois, l'intrusion des machines, la mise en place d'enseignements, la poussée de vraies villes, une moisson d'efforts passés et présents, une occidentalisation qui a fait largement brèche, bien qu'elle n'ait certes pas pénétré jusqu'aux moelles : les ethnographes amoureux de l'Afrique noire, comme Marcel Griaule, le savent bien. Mais l'Afrique noire est devenue consciente d'elle-même, de sa conduite, de ses possibilités. Dans quelles conditions ce passage s'opère-t-il, au prix de quelles souffrances, avec quelles joies aussi, vous le sauriez en vous y rendant. Au fait, si j'avais à chercher une meilleure compréhension de ces difficiles évolutions culturelles, au lieu de prendre comme champ de bataille les derniers jours de Byzance, je partirais vers l'Afrique noire, avec enthousiasme »

<sup>2</sup> Yves Lacoste, *Ibn Khaldoun, naissance de l'Histoire, passé du Tiers Monde*, Paris, Maspero, 1978.

<sup>3</sup> Diagne Pathé, *Pouvoir politique traditionnel en Afrique occidentale*, Paris, Présence Africaine, 1967.



continué, on le verra dans le débat continué ici, à faire école, même si les nouvelles générations d'historiens négationnistes, dans sa mouvance, sont mieux informées<sup>4</sup>.

L'histoire tout court, celle qui se forge selon les vécus, celle qui obéit à sa propre logique, celle qui se donne, contrairement à une discipline scientifique, toutes les libertés, cette histoire peut, comme pratique, être plus ou moins exigeante sur les faits. Elle peut servir, comme mémoire, de miroir où puisent l'imaginaire, la créativité autant que les espérances et les ambitions, qui nourrissent ou que nourrissent les cultures et les peuples. Cette manière de traiter le passé est à l'origine de tous les genres qui dopent l'art narratif du récit ou l'art scénique des représentations. Elle a créé le mythe et l'épopée, le chant de louange et la poésie. On lui doit la chronique et le mystère, au sens étymologique de *mennsatarum* qui est manifestation spirituelle et ludique, palabre féconde et polémique, porteur autant de la paix que du conflit social ou politique. L'archéologie culturelle et linguistique en témoigne<sup>5</sup>.

L'histoire comme discipline, dont traite ce livre axé sur les questions liées à la préhistoire et à l'antiquité, bénéficiaire désormais de percées significatives, a accumulé des œuvres qu'il faudra continuer de « construire » et de « déconstruire » à l'épreuve des faits, pour lui conserver ou restituer sa vocation et sa rigueur. Elle continuera, malheureusement, de pâtir encore, dans quelques milieux, des enjeux obsolètes ou d'époque, d'intérêts et d'appropriation, dont elle n'a cessé d'être victime.

Le récit manipulé, en lieu et place du récit nourri par le fait d'histoire sous contrôle, a souvent faussé le simple droit de savoir que la discipline était supposée servir à sa naissance. Pourtant, elle doit pouvoir servir à nouveau cette obligation, avec les découvertes substantielles dont on dispose, surtout depuis ces dernières décennies, à l'échelle de la planète.

La préhistoire et l'antiquité nous apparaissent aujourd'hui comme des disciplines porteuses de connaissances inédites sous le coup de découvertes précieuses. Elles font toutefois d'avantage problème qu'une histoire moderne et contemporaine pourtant conflictuelle, mais plus facilement consensuelle, du fait des enjeux idéologiques et d'appropriation dont elles ont pu faire l'objet, à une époque de chocs des idées.

---

<sup>4</sup> Voir Diagne P., Tarana : l'Amérique pré-colombienne : un continent africain [à paraître].

<sup>5</sup> Diagne P., *L'Ere Ramakushi : la première révolution spirituelle et intellectuelle de l'humanité*, Sankoré, Harmattan, Paris, 2006.

Les deux décennies couvrant la fin du XX<sup>e</sup> siècle et le début du XXI<sup>e</sup> siècle ont été marquées par un regain d'intérêt pour les questions relatives à l'antiquité. Les découvertes en cours peuvent revêtir, dans ce domaine, une portée significative encore peu soupçonnée sur l'étude des premières grandes civilisations qui nous concernent ici. Celles-ci naissent toutes dans l'espace mésocontinental : nilo-transatlantique, suméro-mésopotamien, indo harappéen et océano-eurasien.

On pourrait, à bon droit, fort de ce constat, être tenté, aujourd'hui, de ramener la recherche historique, en ce qui concerne la période et le domaine, aux intuitions de savants pionniers quelque peu oubliés mais qui, déjà dans l'Europe fondatrice de la modernité, s'essayaient avec les limites et l'état de la recherche, à penser une véritable histoire de l'humanité sans frontières ni préjugés. Il faudra relire, à ce propos, et rendre hommage à H. C. Rawlinson auteur d'*Origin of Nations (1810-1895)*, Godfried Higgins auteur d'*Anacalypsis (1836)*, Champollion Le Jeune sur *l'Égypte ancienne (1839)* ou J. D. Baldwin auteur de *Prehistoric Nations (1872)*.

Face aux découvertes en cours, on mesure facilement l'hypothèque qu'a représentée, contre ces pionniers, la dérive évolutionniste hégélo-marxienne si influente, avec l'École allemande de Göttingen, qui a poussé « à inventer » voire « à fabriquer », pour parler comme Louis Althusser, ce « Continent-Histoire » aux diverses moutures, qu'on dépiste derrière : le besoin de cohérence et de profondeur historique des Renaissances, les exigences de légitimation des hégémonies, qui ont marqué de leur prééminence la géopolitique de l'État-Nation et le monde scientifique, singulièrement à partir du XVI<sup>e</sup> siècle.

L'eurocentrisme, le sémitocentrisme, l'afrocentrisme appartiennent ainsi, comme conséquences, à cette historiographie avec leurs lectures plus ou moins légitimées, du fait d'une histoire qu'on reconstruit ou construit contre l'autre.

L'idée de *l'Histoire générale de l'Humanité* devenue, comme celle de *l'Histoire générale de l'Afrique*, des projets plus ou moins matérialisés de l'Unesco, aura cherché à s'inscrire, à partir des années 1960, en contrepoint à une histoire construite ou inventée, de nature purement ethniciste, régionaliste ou idéologiste. Ce n'est pas un hasard si l'Orientalisme, l'Africanisme ou l'Américanisme ont fait historiquement problème, comme réactions, à l'intérieur d'un discours dominant que jugent et condamnent comme eurocentriste : Edwards Blyden contemporain de Hegel et de Karl Marx, auteur de *Christianism, Islam, and Negro Race*, publié en

1850, Cheikh Anta Diop, auteur de *Civilisation ou barbarie*, paru en 1981 après *Nations nègres et culture* 1956, Ivan Van Sertima auteur de *Before Columbus*, paru en 1976, Martin Bernal, auteur de *Black Athena*, paru en 1987, ou Edward Saïd, auteur de *Orientalism*, paru en 1995.

Les années 1960 avaient été marquées, grâce à la qualité des travaux qui se sont accumulés et une ouverture plus large des esprits, par les ruptures nécessaires avec les visions obsolètes et les rhétoriques polémistes qu'elles charriaient et qui réduisaient l'histoire à une démarche qui, en dernière instance, cachait des préoccupations et des enjeux idéologiques et d'intérêts, qui faussaient la discipline à des degrés divers.

L'importance des découvertes et des acquis qui s'imposent aujourd'hui à l'historiographie traditionnelle et classique rend inévitable, du fait des perspectives ouvertes, le recours à des problématiques nouvelles, à propos de faits et de savoirs porteurs d'un débat scientifique qui est loin d'être clos.

Ces deux dernières décennies ont toutefois ramené à la surface en même temps que des remises en cause légitimes, des contestations de nature souvent douteuse qu'accompagnent de simples mouvements de mode. On est encore dans l'attente de la *Nouvelle histoire générale de l'Humanité*. Celle-ci a toutefois ses exigences. Elle se construit à partir de faits nécessairement inédits et d'importance significative sur lesquels il faut avoir un minimum de contrôle. Il ne suffit pas, à cet effet, de s'abriter derrière le slogan du « post-modernisme », du « déconstructionnisme » ou du label de « l'histoire du complexe » pour habiller d'un manteau neuf une vieille marchandise. La discipline qui continue de construire, de corriger et de reconstruire les œuvres, n'a en rien perdu de sa rigueur comme démarche épistémologique exigeante.

Des travaux récents et de qualité offrent l'occasion, grâce aux publications dont ils font l'objet, d'évaluer et de faire avancer la réflexion, même si la controverse vive et féconde est de mise. Parmi les ouvrages de la décennie 1970, marquée par les études publiées par le groupe de *Black Civilisation*, animé par Ivan Van Sertima, par l'École de Cheikh Anta Diop qui édite, avec Th. Obenga, la Revue *Ankh*, la parution et le retentissement de *Black Athena* de Martin Bernal à l'origine de *Black Athena Revisited* dû à des universitaires surtout anglo-saxons, il en est qui méritent d'être mis en exergue pour ce qu'ils apportent.

*Afrocentrismes, l'Histoire des Africains entre Égypte et Amérique* relève de cette catégorie même s'il s'inscrit, pour l'essentiel, dans la mouvance d'ouvrages de référence et de courants

de pensée, déjà connus et dont il s'inspire. Il fournit l'occasion de revenir, de manière méthodique, sur des acquis et un débat ancien et avancé, en relisant de façon systématique les textes qui lui donnent forme et contenu. Cet ouvrage collectif au titre significatif conteste, si on s'en tient à la ligne éditoriale et, pour faire court, aux auteurs qui y sont ciblés, la responsabilité des peuples africains sur les civilisations qu'ils ont contribué à façonner au cœur d'une histoire du reste partagée par une Humanité sans frontière. Ses éditeurs, qui s'inscrivent dans le cycle hégélo-marxien qui continue de produire sur l'histoire de l'espace méso-continental nilo-transatlantique ses clivages entre eurocentrisme, afrocentrisme et sémitocentrisme, confèrent, au gré de leurs propres allégeances, des statuts aux historiens qu'ils interpellent nommément ou non. En les lisant attentivement on note surtout, qu'aux chercheurs africains considérés comme une espèce à part dans le domaine d'une science sans frontière, ils contestent le pouvoir de contribuer, de manière autonome et sur la base de faits, selon les règles de l'art, à la reconstitution du passé vrai. Cette posture n'a rien de nouveau, sauf qu'elle semble être le fait d'une nouvelle génération.

*Afrocentrismes* compte, malgré tout, des contributions de haute facture, en dépit d'une ligne éditoriale dominée par des africanistes, malheureusement mus par des préoccupations singulières. Sur ce plan, il faut distinguer l'éditorial et les anathèmes qu'ils distribuent et que certains contributeurs, qui appartiennent à la même mouvance répercutent, et le reste des textes. Tous les participants à cet ouvrage collectif consacré à des enjeux d'appropriation du passé, dans la tradition hégélo-marxienne de la philosophie ou de *La Raison dans l'Histoire*, ne partagent heureusement pas cette hostilité qu'ils distillent.

Les éditeurs d'*Afrocentrismes* donnent singulièrement dans les pages qui visent à définir la ligne éditoriale, le sentiment d'être surtout habités par le désir de participer, de manière lucrative, à une prise en otage, non pas seulement de l'égyptologie qu'ils ciblent, de la sumérologie qu'ils ignorent, de l'orientalisme, de l'africanisme ou de l'américanisme qu'ils évoquent, mais de l'histoire. Le procédé paraît simple, quand on pense avoir un certain contrôle sur l'appareil universitaire et un quasi-monopole des moyens de publication et de communication. Il suffit, du moment qu'on ne vise qu'à maintenir des acquis par le *statu quo*, de stériliser le débat scientifique. On le dévie sur de fausses pistes, vers les dérives idéologistes qui l'obscurcissent. On l'installe sur un registre polémiste qui, malheureusement, amène à élever la voix. On instrumentalise consciemment des slogans, pour jeter la confusion et le discrédit sur des œuvres scientifiques novatrices,

remarquables. On se refuse au débat serein qui confronte non pas des postures mais des positions sur des faits. On systématisé la pratique de la simple négation. On retrouve tous ces ingrédients dans *Afrocentrismes*.

Les commanditaires de ce volume ont été enhardis par le contexte créé à l'occasion de la parution de *Black Athena : The Afroasiatic Roots of Classical Civilization* de Martin Bernal, publié à Rutgers, en 1991. L'ouvrage de Martin Bernal qui m'accueille en qualité de professeur invité à Cornell University, avec cette extrême gentillesse qui le caractérise, est une critique sémitocentriste de l'eurocentrisme. La démarche sémitocentriste, sensible dans *Black Athena*, réécrit l'histoire à l'envers. Elle traite des rapports spirituels et intellectuels, à la fois étroits, riches et des plus féconds, qui ont prévalu au sein de la communauté des penseurs de tradition nubéo-égyptienne, suméro-mésopotamienne, sémito-orientale, grecque et hellénistique. Son propos se résume toutefois, par delà les remises en question légitimes de l'eurocentrisme et de son modèle dit ancien ou aryen de lecture de l'histoire, à annexer à une influence dite pré-Israël ou *western semitic* l'Égypte pharaonique et la Grèce présocratique. Il est évidemment difficile, pour tout esprit averti des faits, de comparer, d'une part, la civilisation suméro-mésopotamienne babirunienne du Code d'Équité des Lugal, celle nubéo-égyptienne du Code d'Innocence qui édictent le caractère sacré et inviolable de la personne ou Ramatu de tout genre (-4000 ans avant J.-C.) et, d'autre part, la culture sémito-babylonienne qui, vers -1700, et ce sera sa marque, jusqu'à l'époque moderne, entérine la décapitation hittite des Ray Hattit, le Code d'Hammourabi assorti de la Loi du Talion, reprise par la Thora, le Linjiit ou Évangile et le Coran. On est en amont de l'histoire, en présence d'expériences historiques irréductibles sur le plan de la culture et des valeurs de civilisation et, en dépit des contacts, des brassages et des métissages physiques, culturels, spirituels, intellectuels ou linguistiques séculaires, en aval.

On note, par ailleurs, d'une part, un univers entre la physique ou l'astronomie nubéo-égyptienne nourrie par une épistémologie du réel qui expérimente et invente ses règles, ses théorèmes et le génie civil de la Permar ou Pyramide et, d'autre part, les thèses hasardeuses d'Ératosthène sur les résultats de la géographie numérique pharaonique qu'il s'approprie manifestement. Il y a un monde entre la méthodologie d'observation et de production des connaissances de la haute antiquité et, pour parler comme Newton, celle de la physique, sans entrailles, d'Aristote ou celle de la

géographie, coupée du monde réel, de Ptahramen, alias Ptolémée d'Alexandrie<sup>6</sup>.

L'écart est grand entre la culture relativement raffinée afro-asiatique, grecque et hellénistique ou gauloise et la brutalité des pratiques de la Rome des centurions et des arènes sanglantes de César, à l'époque de Vercingétorix. Parler de civilisation gréco-romaine, c'est prendre Athènes ou Alésia en otage.

Dans l'histoire moderne prise en otage, l'Eurocentrisme aura produit, en réaction, comme dérivés, le Sémitocentrisme et l'Afrocentrisme. Il est lui-même un avatar, sous sa forme de la Raison laïque hégélo-marxienne ou de sa version messianique de la Raison eurocentriste ou judéo-chrétienne, un héritage mystifié de la mémoire abrahamique : celle des Psaumes 68, 32, comme le suggère admirablement V. Morabito dans sa contribution à *Afrocentrismes : L'histoire des Africains entre Égypte et Amérique*.

La raison, si on peut dire « historienne rationaliste et universaliste », est, depuis deux à trois siècles, aux prises avec ces dérives. On oublie facilement, dans les conflits identitaires de Renaissance, qu'on n'écrit pas seulement l'histoire parce qu'on en est victime ou qu'on est censé en être un acteur majeur, mais aussi et peut-être surtout, au nom du droit de savoir.

Les réactions suscitées par les thèses de Martin Bernal, fortement tributaires du contexte américain, marqué par des relations d'alliances et de conflits conjoncturels entre intellectuels écossais, irlandais, afro-américains, occidentaux, sémites et nègres juifs, sont à l'origine des textes de *Black Athena Revisited*, édités par Rogers Mac Lean et Mary Lefkowitz et publiés, en 1996, par Chapel Hill, à Londres. *Black Athena* est également à l'origine d'*Afrocentrism: Mythical Past and Imagined Homes*<sup>7</sup> de Stephen Howe, publié à Londres en 1998. Ces ouvrages connurent un grand succès dans le monde universitaire anglo-saxon. Ils auront donné des ailes aux ambitions de notoriété des éditeurs d'*Afrocentrismes*. Ceux-ci n'ont toutefois pas compris, à l'instar de leurs émules nord-américains et de leurs références anglo-saxonnes, ou alors se soucient peu de garder à l'esprit, que la critique même la plus corrosive de l'eurocentrisme, de l'afrocentrisme ou également du sémitocentrisme généralement passé sous silence, dans l'ensemble des textes, pouvait pour le moins se donner l'allure d'une discipline rigoureuse. Ils ont ainsi, pour avoir volontairement enfreint les

---

<sup>6</sup> Diagne P., *Bakari II 1312 et Christophe Colomb 1492 à la rencontre de l'Amérique*, 1992, Dakar, Sankoré.

<sup>7</sup> Howe Stephen, *Afrocentrism: Mythical Past and Imagined Homes*, Verso, London, 1998.

règles de l'art, compromis un exercice légitime de réflexion, sur les œuvres et les courants d'un africanisme « historien, rationaliste et universaliste », sans frontières, désormais promis, singulièrement dans le domaine de l'Histoire ancienne, à des conquêtes qui bouleversent les connaissances.

Les découvertes en cours ne manquent pas de remanier profondément des certitudes jusqu'ici admises ou des *a priori* sur les cibles culturelles prestigieuses, encore habilement retenues en otage, que sont : l'Égypte pharaonique, la Mésopotamie suméro-kushite ou babirunienne, la civilisation indo-harappéenne, l'Empire sémito-babylonien, la Grèce euro-iranienne, la civilisation toromagène olmèque ou Mara-maya d'outre-Atlantique. Ces découvertes qui mettent en œuvre non seulement l'appartenance à un même patrimoine linguistique ou culturel, mais surtout à des valeurs de civilisations irréductibles, commandent des mises à niveau nécessaires au plan des connaissances. Cette mise en phase dans la problématique d'une science de l'histoire qui s'articule sur la rationalité et l'universalité fait peur. Elle ébranlerait non seulement des postures idéologiques et de fausses réputations, mais également des intérêts et des carrières.

*Afrocentrismes*, qui est à l'origine de ce livre-ci, aurait pu, si sa problématique était adéquate, à propos des questions majeures que brocarde le titre, déboucher sur une confrontation enrichissante : entre historiens tout court, ou entre ceux qui, historiens, sont des Africains et ceux de leurs collègues qui, historiens, ne sont pas des Africains. En fait, les objectifs visés, outre les non-dits, hypothèquent habilement le vrai débat, en privilégiant la prise en otage de ses objets.

J'ai établi, pour la première fois, deux à trois certitudes dans *Bakari II 1312, Christophe Colomb 1492 à la rencontre de l'Amérique*, publié en 1992, date anniversaire de l'expédition du Mansa du Mali, et du périple de Christophe Colomb, navigateur juif, d'origine vénitienne et dans les trois premiers numéros, parus en 1992, de la Revue *Tara Para*. Elles se fondent sur la géographie culturelle, la démographie historique, l'archéologie économique et l'onomastique historique massive et conséquente des noms de lieux. La première concerne la matérialité de la navigation transatlantique eurafricaine consignée par Al Omari, en 1324, illustrée par *l'Atlas catalan* de 1375 et la carte de Mecia Villadestes de 1417. Elle a été permanente, sur le corridor du nord atlantique sénégalais vers le Golfe du Mexique et le corridor sud atlantique du Benguela vers le Taracatu, la pointe méridionale extrême ou *Catu* des Terres ou Tara, du Sud américain. J'ai établi l'ensemble

du réseau portuaire de la navigation antique qui concerne non seulement la Méditerranée mais les deux côtés de l'Atlantique et le Pacifique américain.

Deux jeunes nageurs ont récemment utilisé le corridor sénégalais pour traverser l'Atlantique : l'un avec une planche, l'autre, une jeune Nordique, avec un pédalo. En juillet 2004, alors que ce texte s'écrit, des *Getti mool* marins de Saint-Louis du Sénégal et des pêcheurs du Cap-Vert, par le même corridor, sont allés s'échouer, c'est très fréquent, sur les plages brésiliennes et nord américaines.

La seconde certitude, cartographie à l'appui, établit, sans équivoque, le peuplement des terres de l'outre-Atlantique par des populations africaines et euro-atlantiques. Elles sont massivement présentes sur les terres de l'Outre-Atlantique, à l'époque de la conquête européenne et du génocide des natifs africains-amérindiens. Elles le sont comme Yoruba d'Oyo et d'Ohio, de Widaho, Idaho et de Widah, du Minakuta-Minnesota ou du Takuta - Dakota, en Amérique du Nord ; Sereer Garifunia en Californie et au Honduras ; Lebu Wolof au Baragwa et au Burugwa ; Tunka Inca, Ghanahusto Soninke, Palenke Malenke, Kasumay Cinta Joola ; Taragen Twareg ou Tagareg Aztek, Mara ou Maya, en Amérique du centre, Marana ou Maroun, Maratana ou Maradonna euro-méditerranéens, en Amérique du Sud.

C'est dans cette même foulée que je mettais en évidence, dans la Revue *Tara Para*, en 1993, et dans l'*Ère Ramakushi*, édité en 2003, la première révolution spirituelle planétaire de la préhistoire. Elle combine, à la fois, les cultes bachiques des divinités de bonne fortune ou de fécondité et monothéistes ou rahmaniques du Dieu Ra, Suprême Ba, Aat ou Aat Menn, à la fois, Juste et Unique. C'est la mise en évidence de cette révolution spirituelle et intellectuelle, inscrite dans le matériau d'un langage ramakushi lisible sur les faciès africain, eurasiatique ou amérindien, qui renouvelle la problématique de la Préhistoire culturelle et le conflit séculaire d'appropriation de l'histoire. Elle a resitué les paramètres, en ce qui concerne les grands foyers de civilisation ancienne que sont : le Sahara fertile, la Nubie et l'Égypte, la Mésopotamie suméro kushite ou babirunienne, la Mésopotamie sémito-babylonienne, le Croissant fertile dit Western or Eastern semitic, la Grèce présocratique, hellénique ou alexandrine, le Mexique Mara Maya ou toromagène olmèque.

C'est sur la base de ces découvertes que je relativisais, dans une note de lecture, écrite en réponse à Sophie Bessis, à la parution de *Black Athena* et dans *Cheikh Anta Diop ou l'Afrique dans l'histoire*

du Monde, les conclusions western-semitic de Martin Bernal à propos des relations entre cultures nubo-égyptienne, euro-iranienne, grecque et sémitique. *Black Athena* réglait des comptes entre sémitocentriste et eurocentristes. Les Afrocentristes et les Africanistes, tout court, piégés, servaient de boucs émissaires.

Ces thèses m'ont valu une levée de boucliers, non pas comme afrocentriste, mais comme blackocentriste pour utiliser le terme par lequel Petitjean me désignait dans un long article, largement illustré, du *Nouvel Observateur*<sup>8</sup>. Il y mettait en garde l'opinion publique, les milieux scientifiques et les navigateurs qui auraient risqué leur vie en s'associant à la réédition de l'expédition de Bakari II. Celle-ci mobilisait sur les vents et courants favorables, non pas l'énergie d'un nageur français utilisant une planche ou celle d'une nageuse nordique utilisant un pédalo, mais quatre Tara ou pirogues insubmersibles des *mool* marinières lebu-wolof qui sillonnent encore l'Atlantique.

Le discours dominant d'*Afrocentrismes : L'histoire des Africains entre Égypte et Amérique* m'est donc familier. Ce ne sont pas les historiens, africains ou non, qui alimentent la hantise qui habite les initiateurs de cet ouvrage collectif en phase avec la stratégie de l'histoire prise en otage. Ce qui leur fait peur, c'est une historiographie à laquelle ils ont du mal à contribuer et à se faire et dont les résultats les inquiètent. Cette recherche apparaît dans ses résultats, comme le contenu de la marmite du Diable ou la Boîte de Pandore. Tournez autour, prêtez-lui tous les vices possibles, mais ne prenez pas le risque de l'ouvrir. Ne vous risquez pas dans un débat honnête, contradictoire qui amène à se compromettre sérieusement avec les faits.

Il reste que les historiens africains que brocarde *Afrocentrismes* sont lus. En raison de la qualité de leurs productions, ils bénéficient d'une renommée mondiale. À défaut de les attaquer de front sur leurs idées, les commanditaires d'*Afrocentrismes* ont choisi délibérément de tirer partie de cette notoriété en leur faisant des procès d'intention. Ils interpellent ainsi quelques figures de proue, quelques thèmes et titres d'œuvres pour pouvoir se poser, valoriser un discours qui, autrement, ne serait pas entendu. On estime que la méthode serait d'autant plus efficace qu'on donne en pâture et réduit en caricature la posture scientifique de « l'historien africain » comme espèce, sur la base d'une simple littérature de défiance sans objet et de manipulations simplistes. C'est pourquoi le label blackocentriste ou afrocentriste est commode. Comme slogan idéologique, il libère de la confrontation scientifique sur des

---

<sup>8</sup> Cf. *Nouvel Observateur*, juin 1987, article de Pronctal sur le Blackocentrisme.

idées. C'est ce type de procédés qui permet, en faisant l'économie d'une réflexion critique factuelle, de prétendre clouer au pilori des historiens ou des linguistes africains formés au même moule universitaire, en avouant qu'on est ni « historien ni linguiste mais qu'il faut se méfier des résultats de leurs travaux, qu'il convient d'être précautionneux ». D'autres, comme Petitjean qui alerte l'opinion, sur des pages du *Nouvel Observateur* et des médias, déclarent à propos de ces auteurs qui servent pourtant de faire valoir « Qu'on serait devant des formes de pensée qui nous surprennent, nous cartésiens ».

La ligne éditoriale d'*Afrocentrismes* exprime, pour le moins, une impuissance et le souci de bénéficier d'une rente que la position dans l'administration universitaire et l'édition, mieux que la posture scientifique, ne permet de justifier. L'entreprise constitue ainsi, et on y reviendra de manière détaillée, un exercice gâché, comme bien d'autres dont il s'inspire. Les contributions dominantes qui composent *Afrocentrismes* sont caractérisées moins par la volonté de produire de la pertinence que par le souci de dresser une ligne de défense construite sur la dénégation. Voilà des chercheurs, jeunes et moins jeunes, pour lesquels la messe doit avoir été nécessairement dite, depuis le siècle, façonné par le discours hégélo-marxien dont en fait l'historien tout court, africain ou non, continue de faire les frais.

Il n'y a pas lieu de s'engager dans l'invective, à propos, non pas de thèses, mais de simples postures qu'affichent certains protagonistes et non des moindres parmi les contributeurs d'*Afrocentrismes*. La simple confrontation des faits permet de les disqualifier comme interlocuteurs, sur le plan strictement scientifique.



## Introduction

### Un africanisme de rente et de dénégation

*Afrocentrisme, L'histoire des Africains entre Égypte et Amérique* exprime une revendication de rentiers, en première intention, et l'aveu d'impuissance d'un groupe d'africanistes, face à des enjeux scientifiques sur lesquels ils n'ont pas prise. J.-P. Chrétien, Xavier Fauvelle, Hélène Perrot, en première ligne, et Elikia M'Bokolo, en embuscade, ne tombent pas seulement sous le travers des *a priori* et du « tout est déjà dit » ou « l'avait déjà été ». Ils s'en servent comme argument majeur pour justifier l'impasse qui les condamne à mobiliser une pensée obsolète ou morte. Ils ont besoin de prendre prétexte des dérives que les savants africains récusent sur l'histoire africaine ou mondiale, nubéo-égyptienne, grecque ou toromagène olmèque. Ils étalent leur stérilité face à des domaines de recherche aux perspectives considérables. Ils ne mobilisent, pour attirer l'attention, qu'en dressant des barricades contre une recherche dont les résultats les dérangent, au point où ils ne peuvent en rendre compte honnêtement, encore moins en tirer profit pour progresser sur le plan scientifique. Pour l'essentiel, c'est la dénégation qui tient lieu d'argument.

On verra que les plus zélés parmi ces auteurs qui souscrivent à la ligne éditoriale de cet ouvrage ne discutent pas. Ils interdisent de débattre. Ils légitiment que pour se faire un nom, que l'on conteste, sans jamais se compromettre avec les faits. Ils évacuent les questions les plus graves et les plus complexes en quelques lignes. Ils prétendent résoudre les controverses majeures sur une discipline en quelques mots, quand ils ne signifient que la question est obsolète, eu égard aux « travaux classiques » d'un quidam.

Il s'ajoute à ce déficit le manque d'humilité, l'arrogance inutile, la suffisance du propos et les motivations d'ambitions sourdes, d'un groupe de chercheurs, manifestement en quête de boucs émissaires prestigieux. Les initiateurs d'*Afrocentrismes* veulent accréditer l'idée d'une vision unanimiste caractéristique d'une communauté scientifique africaine ou négro-africaine qui doit les gêner par le regard critique qu'elle pourrait porter sur des travaux qui touchent à un domaine qui lui est théoriquement le plus familier.

La communauté plurielle des africanistes et celle des historiens, en particulier, avait largement rompu, depuis les années 1960 et 1970, au moins, à un certain niveau académique, avec les batailles tardives d'arrière-garde, personnalisées à dessein. Les principaux animateurs de cet ouvrage collectif semblent vouloir ressusciter ces

querelles d'arrière-garde, comme si c'était leur filière la plus opportune et la plus féconde.

*L'Histoire générale de l'Afrique* de l'Unesco, par delà la qualité des contributions et le caractère aujourd'hui obsolète de certains de ses articles, aura été, sur le plan pédagogique, un exercice précieux. L'ouvrage a su rassembler et faire dialoguer des savants issus d'horizons différents, avec des allégeances divergentes, à l'origine.

Les historiens de l'Afrique, de l'Europe, de l'Orient ou des Amériques s'opposent rarement de manière frontale comme Écoles, sur l'histoire coloniale ou impériale. Dès qu'on aborde la période précoloniale lointaine, la Préhistoire, l'Antiquité, les Renaissances, qui touchent à l'origine des valeurs de civilisation, les vieux démons surgissent. On se heurte à des enjeux qui hérissent manifestement les sensibilités. Et pourtant, même dans ces domaines, *L'Histoire générale de l'Afrique* avait su imposer le débat scientifique. Elle avait contraint à l'autocensure volontaire et raisonnable des subjectivités. Elle préféra laisser parler les faits et contribuer, de manière significative, à libérer une histoire, aujourd'hui encore, largement prise en otage.

Même certains esprits, alors jugés séditieux, lestés de quelques convictions empruntées à Habermas, Horkheimer, Althusser ou Foucault, ont pu entreprendre, en toute légitimité, de déconstruire savamment les « inventions » qu'ont pu constituer les concepts plus ou moins scientifiques ou idéologiques, élaborés derrière les notions d'Orient, d'Occident, d'Afrique ou d'Amérindie indigéniste. Cet acquis, à la fois pédagogique et méthodologique du dialogue intertextuel, ouvrait une voie royale à l'ambitieux projet de *L'Histoire Générale de l'Humanité* encore en chantier. Aujourd'hui, des découvertes considérables permettent d'en voir la réalisation. Il ne s'agit plus de manipuler de manière unilatérale ou de réécrire mais d'écrire l'histoire sans frontières à partir des pistes ouvertes ou ré-ouvertes.

Malgré les cautions qu'ils sollicitent et les disciplines dont ils se réclament mais dont ils ne savent pas respecter les règles, les éditeurs d'*Afrocentrismes*, poursuivent des objectifs qui ne trompent pas. Ils ont dû juger, après quelques décennies de silence forcé, tenir une piste à même de faciliter l'accès à la notoriété ou à la carrière.

Benjamin Disraeli disait que « l'Orientalisme est une carrière ». Cette citation extraite de *Tancred*, mise en exergue par Edward Saïd dans *L'Orientalisme*<sup>9</sup>, semble aujourd'hui retrouver un peu de

---

<sup>9</sup> Saïd E. W., *Orientalisme*, Seuil, Paris, 1978.

son actualité, pour les nouveaux venus à l'africanisme. Comme les orientalistes de Disraeli et de Saïd, le petit lobby de certains africanistes pense pouvoir faire éclater les disciplines des sciences humaines, selon des frontières raciales, nationales ou géographiques. Il croirait même pouvoir persuader les historiens africains et orientaux « Qu'ils ne peuvent se représenter eux-mêmes, et qu'ils doivent être représentés ».<sup>10</sup>

Le XIX<sup>e</sup> siècle avait vu naître une hégémonie politique, intellectuelle et idéologique habituée, en Occident, à représenter l'autre, dans son imaginaire et ses textes, à parler en son nom, à le représenter en image. Cette idée est devenue obsolète depuis des décennies dans la pensée scientifique européenne et dans ses périphéries orientales ou africaines.

Aujourd'hui, l'autorité scientifique et l'indépendance des historiens, africains ou non, qui ont décidé de sortir des sentiers battus et qui s'avèrent non seulement novateurs, au niveau des découvertes mais qui refondent la discipline, irritent à nouveau. On comprend que par référence à un fonds de commerce idéologique, dont ils ruinent les prétentions et les intérêts, ils apparaissent aux yeux des jeunes et moins jeunes rentiers de l'Orientalisme de l'Africanisme ou de l'Américanisme, non plus comme des *outsiders* mais comme des concurrents dangereux à l'intérieur du pré-carré.

On avait fini par comprendre, dès les années 1950, qu'un universitaire africain qui publie un article sans fournir complaisamment une bibliographie impressionnante, des références de parrainage, de garantie de conformité et d'allégeance vis-à-vis des quelques caciques qui contrôlent une chaire d'africanistique ou qui sévissent sur les éditions européennes, sous contrôle... avait rompu les amarres.

Les historiens africains qui refondent aujourd'hui la discipline ne voyagent plus pour parodier les éditeurs d'*Afrocentrismes* comme du temps de Cheikh Anta Diop ou d'Ivan Van Sertima, leurs bêtes noires. Les contributions de V. Morabito, S. Howe, et même celle du professeur émérite Bernard R. Ortiz de Montellano, méritent attention. V. Morabito met en évidence les origines directes ou indirectes de la Raison eurocentriste, sémitocentriste ou afrocentriste toute marquée par le poids de l'histoire et des mythes de l'Occident au sens large. Stephen Howe rappelle les enjeux de la discipline dont relèvent ces discours. Bernard R. Ortiz de Montellano, le professeur émérite, donne l'occasion de mettre à jour le débat relatif à la géographie culturelle

---

<sup>10</sup> Saïd, *op. cit.*, p. 17.

transatlantique. Il est surtout l'illustration parfaite de l'esprit fermé, si caractéristique de l'américanisme universitaire à l'échelle de ce Continent. L'Amérique précolombienne et son peuplement sont un tabou dans l'inconscient euro-américain en dehors de l'imagerie du Western avec ses indiens à "peau rouge" couverts de plumes de faucon et un John Wayne au premier plan.

L'idée de devoir désormais se mettre au diapason des pistes de recherche et des découvertes dues aux chercheurs africains en particulier est encore manifestement insoutenable. On voit mal les éditeurs d'*Afrocentrismes* souscrire à la possibilité d'une École nigériane d'Égyptologie à Ibadan, ou celle à Libreville, d'une École francophone de la Résistance française en 1939-1940, entre Ndjamena, Brazzaville, les débarquements en Normandie ou en Provence.

Or, on n'est plus en ces années où un Fernand Braudel, aussi autoritaire à la Sorbonne, sur l'Afrique précoloniale qu'un Michael Coe, à Austin Texas, sur l'Amérique précolombienne des têtes toromagènes olmèques, pouvait décider que l'Afrique, pour parler comme le premier, a été mise hors circuit, de toute éternité, par le Désert, l'Atlantique ou la Méditerranéenne.

Malheureusement, c'est cet africanisme péremptoire, qu'on pensait avoir tué dans les années 1960, qui cherche à renaître derrière *Afrocentrismes*. Ce courant va, pourtant, comme ses versions américaniste et orientaliste, vers des remises en question qui bouleverseront son calendrier.

La frustration impuissante, inscrite en filigrane derrière la posture agressive d'*Afrocentrismes*, porte, on le verra à la lecture des textes, contrairement au passé, bien moins sur des enjeux de recherche que sur de simples plans de carrières et de notoriété. Elle est d'ailleurs, comme on l'a dit, essentiellement défensive, réfugiée derrière des idées obsolètes d'une autre époque et totalement stérile, eu égard aux découvertes en cours.

Les éditeurs de ce livre ont tort de croire pouvoir, impunément, miser sur le silence impuissant des morts où de ceux qui, par courtoisie, s'abstiennent d'engager des batailles de positionnement à tout prix qui n'honorent pas l'Université. Ils s'imaginent que les savants africains, réduits au silence comme « espèce » qu'ils agressent et traitent de haut, leur feront la courte échelle, pour devenir, à bon compte, les phares qui, du centre, continueraient à éclairer des disciples reconnaissants dans les périphéries.

Ce courant de l'africanisme ne sera suivi, ni sur le terrain des dénégations péremptoires, ni dans ses logiques institutionnelles ni dans une contestation qui se nourrit d'invectives. Il lui faudra, au

contraire, dans le débat purement scientifique qu'il croit pouvoir fuir, grâce à des pirouettes oratoires, mais auquel il donne l'occasion de le contraindre, se compromettre avec les faits. Il lui faudra établir sa crédibilité là où ses compétences avérées gagneraient à s'investir. Pour cette raison, nous prendrons soin d'analyser les différentes contributions publiées dans ce volume. *Afrocentrismes* porte sur des problèmes majeurs qui concernent, sans frontières, tous les chercheurs soucieux de se compromettre avec les faits.

Tout pousse à dialoguer sans amalgame sur les problèmes majeurs posés par ceux qui estiment, dans cet ouvrage collectif, que l'histoire s'écrit ou se réécrit sur la base de faits et de lecture critique et contradictoire, en toute sérénité. Rien n'empêche de démasquer éventuellement ceux qui espèrent se cacher derrière le paravent du collectif pour exercer un simple pouvoir de nuisance. C'est la meilleure façon pour faire avancer un débat rigoureux indispensable à une recherche scientifique qui a énormément à faire dans des directions encore insoupçonnées.

Les Wolof qui sont des Lebu-bantu du Nord, disent à ce propos : *Werante huuhaan tekki tubay* (l'accusation d'impuissance impute à charge l'établissement de la preuve par confrontation).

Commençons, avant d'en venir à la lecture des textes qui composent l'ouvrage, par introduire le manifeste des nouveaux rentiers eurocentristes de l'Africanisme. Il a commencé à prendre forme avec la préface d'Elikia M'Bokolo consacrée à la thèse de François-Xavier Fauvelle, sur *L'Afrique de Cheikh Anta Diop*. La ligne éditoriale d'*Afrocentrismes* ne fait que reprendre ces deux textes. Elle le fait dans la foulée d'un débat initié outre-Atlantique et dans des milieux anglo-saxons qui, rappelons-le, y voyaient, selon certains courants au moins, une discipline scientifique. *Afrocentrismes* exprime des préoccupations mues par le souci de simple contrôle de la rente administrative et de notoriété liée à la mainmise sur un appareil académique. On refuse ainsi la compétition scientifique dans l'univers de Mary Lefkowitz, coéditrice de *Black Athena Revisited*, qui organise sa chasse aux sorcières dans son collège, comme au sein du groupe d'universitaires éditeurs français qu'elle parraine ici et qui est en retard d'une révolution.



# **Première partie**

## **De l'avatar hégélo-marxien à une problématique historique**



## **Pour une controverse féconde**

Cette partie propose une relecture de textes qui défendent ou illustrent des thèses. Elle ne saurait donc être polémique car elle perdrait ainsi une partie de ses qualités, en s'écartant de ses objectifs et de son souci d'objectivité. Toutefois, elle ne peut pas faire l'économie d'une lecture critique dans un domaine qui a produit des controverses sur une vaste échelle. Si on s'en tient aux intentions exprimées, celles-ci auront visé à être des réflexions fécondes. Elles auront cependant ciblé des civilisations ayant dialogué et échangé ou développé des relations conflictuelles.

La vision d'une histoire partagée assume les responsabilités des acteurs qui la façonnent diversement. Elle exclut, dans la perspective qui est ici la nôtre, aussi bien ici qu'à propos de *Tarana ou l'Amérique précolombienne : un continent africain*, l'idée de responsabilité collective qui exigerait le « Pardon », surtout quand il s'agit de méfaits commis contre l'humanité et soi-même, par des générations aujourd'hui disparues mais naturellement marquées par leurs actes propres.

Tout un chacun mesure aujourd'hui les changements profonds et durables qui font de l'histoire commune une œuvre partagée par une humanité retrouvée dans son unité et ses spécificités. L'historien n'a toutefois pas le choix, face à une historiographie produite dans des contextes qui n'ont pas toujours favorisé les exigences du discours historique comme une science dans toute sa rigueur.

Il faut donc en finir non pas avec l'histoire comme science et comme repère indispensable pour penser le présent et le futur, mais avec le discours centriste, obsolète, hérité du siècle sombre des lumières, et qui n'en finit pas de manipuler le passé, comme en témoignent certains textes à l'origine de ce livre.

Les historiens ne sont pas des juges, encore moins des jurés. L'histoire doit enregistrer et étudier les passés et les expériences, à travers des regards croisés qui les éclairent. Il est pour le moins indispensable de rompre définitivement, dans le contexte actuel où s'effondrent les idéologismes, avec en particulier ce qui subsiste des traditions singulièrement évolutionnistes et hégélo-marxiennes héritées des siècles passés, marqués par les conflits et conquêtes à l'origine des civilisations modernes qui s'ouvrent sur le nouveau Millenium.

Cette rupture méthodologique et épistémologique doit contribuer à réinventer, dans la rigueur, un discours historique et historiographique au-delà des frontières ethnicistes ou idéologistes.

Elle aura évidemment à confronter les ambitions naturelles de notoriété et de carrière singulièrement dans le contexte des relations de hiérarchie et de sujétion plus marquées et plus contraignantes, dans l'université française, en particulier, qu'au sein de ses homologues africaines ou anglo-saxonnes et américaines qui figurent parmi les protagonistes de ce débat.

## CHAPITRE PREMIER

### Problématique ethniciste et mimétisme méthodologique

*Afrocentrismes, l'Histoire des Africains entre Égypte et Amérique* prolonge un débat engagé depuis deux siècles au moins, dans un contexte de problématique raciale. Il a été ravivé, dans les années 1950, par la parution de *Nations nègres et Culture*<sup>11</sup> de Cheikh Anta Diop. La controverse scientifique a porté sur les centres ou foyers de diffusion des révolutions culturelles afro-asiatiques et afro-méditerranéennes, en particulier. Ces centres ou foyers ont marqué l'histoire de civilisations assez proches sur le plan des géographies culturelles. Cette réflexion qui continue d'occuper les chercheurs avait connu un regain d'intérêt dans les milieux universitaires anglo-saxons avec la parution, dans les années 1970 et 1980, aux États-Unis d'Amérique et en Grande Bretagne, d'ouvrages tels que : *The Alphabet and Ancient Calendar Signs*<sup>12</sup> de David Kelley et Hugh Moran (1967), *Hellenosemitica*<sup>13</sup> de Michel Astour (1967), *Before Columbus*<sup>14</sup> de C. H. Gordon (1970), *They Came Before Columbus*<sup>15</sup> de Ivan Van Sertima (1976), *Maps of the Ancient Sea Kings*<sup>16</sup> de Charles Hapgood (1979), *Ancient Egyptians in the Middle and the South of America*<sup>17</sup> (1981), de Jairazbhoy, *African Presence in Early Asia*<sup>18</sup>, de R. Rashidi (1988), *Afrocentricity and Culture in African culture*<sup>19</sup> (1982), de Molefi Asante. C'est toutefois *Black Athena, The Afro Asiatic Roots of Classical Civilization*<sup>20</sup> de Martin Bernal qui, à partir des années 1990, cristallise une controverse entre eurocentristes, sémitocentriste, et afrocentristes. *Black Athena*, par son propos habilement sémitocentriste et du fait de l'ambiguïté d'un titre qui

---

<sup>11</sup> Diop Cheikh Anta, *Nations nègres et Culture*, Présence Africaine, Paris, 1953.

<sup>12</sup> Kelley D., Moran H., *The Alphabet and Ancient Calendar Signs*, Daily Press, Palo Alto, California (with an introduction by David Diringer), 1953/1969.

<sup>13</sup> Astour, M. C., *Hellenosemitica: An Ethnic and cultural study in West Semitic Impact on Mycenaean Greece*, E. J. Brill, Leiden, 1965.

<sup>14</sup> Gordon, C. H., *Before Columbus, Links Between the Old World and Ancient America*, Crown, New York, 1971.

<sup>15</sup> Sertima, I. V., *They came before Columbus*, Random House Inc., New York, 1976.

<sup>16</sup> Hapgood Ch., *Maps of the Ancient sea kings*, Souvenir Press, London, 1979.

<sup>17</sup> Jairazbhoy, *Ancient Egyptians in the Middle and the South of America*, 1981, England, RA Publications

<sup>18</sup> Rashidi, R., *African Presence in Early Asia*, edited by R. Rashidi, co-edited by Ivan Van Sertima, Transactions Publishers, New Brunswick and London, 1988.

<sup>19</sup> Molefi Kete Asante, "Afrocentricity and Culture", in *African Culture: The Rhythms of Unity*, edited by Molefi Kete Asante and Kariam Welsh Asante, Greenwood Press, 1985.

<sup>20</sup> Bernal, M., *Black Athena, The Afro-Asiatic Roots of Classical Civilization*, Rutgers University, NJ, 1991.

suggère une coloration raciale ou ethniciste donnait, en 1990, aux courants eurocentristes en polémique vive avec certains universitaires africains américains, dont Molefi Asante, théoricien de l'Afrocentricité, l'occasion de faire surtout le procès des historiens africains en général, et en particulier, de celle de Cheikh Anta Diop et de son école dont l'influence était sensible en Amérique. *Black Athena Revisited*, édité par M. Lefkowitz et Mac Lean, s'inscrit dans ce contexte. *Afrocentrism* de Stephen Howe, publié en Grande Bretagne, intervient dans ce débat pour le situer au niveau d'une discipline qui étudierait, à propos des historiens et de la teneur de leurs œuvres, une généalogie intellectuelle avec ses filiations de pensées.

*L'histoire des Africains entre Égypte et Amérique* a voulu s'inscrire dans cette mouvance. Ses initiateurs ont ainsi sollicité le parrainage, la caution scientifique et les contributions effectives de Mary Lefkowitz et de Stephen Howe qui ne sont, du reste, pas identifiables l'un à l'autre dans leur manière de penser la question. Mary Lefkowitz dresse, par la négation, des barricades contre des œuvres qu'elle récuse par principe. Elle est très proche de l'esprit des éditeurs d'*Afrocentrismes*. Stephen Howe propose de considérer le problème comme un débat scientifique majeur mettant en jeu les interrogations méthodologique d'une discipline : la généalogie intellectuelle. Celle-ci réfléchirait sur des œuvres, sur les préoccupations idéologiques, sur la philosophie de l'histoire des auteurs et sur les enjeux d'ordre civilisationnel en cause.

Les enjeux d'ordre civilisationnel qui divisent les protagonistes portent principalement sur l'appropriation comme géographies culturelles et historiques majeures, de l'Égypte pharaonique, de la Grèce et du rôle du Croissant fertile et d'Israël en particulier. On y voit apparaître la Mésopotamie suméro-kushite babirunienne et babylonienne, le Mexique Toromagène-Olmèque ou le Tooro Silla Pérou-chilien.

Ce débat a été initié, à l'origine, autour d'une problématique centrée sur le concept de l'Occident mère des Sciences et des Arts, inventé au XVIII<sup>e</sup> siècle et qui, selon les périodes, est indo-européen, gréco-romain ou romain germanique, judéo-chrétien, euro-chrétien ou chrétien tout court. Cette vision ethniciste et racialisée explique que les enjeux d'intérêt ou d'appropriation de l'histoire se soient progressivement cristallisés avec la réaction des protagonistes non européens et des historiens réfractaires à cette vision autour de revendications de paternité et d'antériorité de nature eurocentrique, sémitocentrique ou afrocentrique. Le théoricien eurocentriste ayant inventé son espace gréco-romain,

indo-européen ou euro-iranien, le théoricien sémitocentriste y a répondu en inventant l'espace afro-asiatique sous mouvance sémitique et le théoricien afrocentriste l'espace négro-africain. Ces centres qui inventent l'histoire s'exportent outre-Atlantique par le biais des thèses sur les navigations océaniques anciennes nubio-égyptiennes, phéniciennes carthaginoises ou gréco-romaines. On exclut en général du débat l'Extrême-Orient sino-nippon, les temples d'Angkor et l'art gigantesque indo-océanien.

La discipline qui étudie ces différents discours sur l'histoire ne peut pas, sur le plan méthodologique, faire l'économie d'une distinction entre les niveaux du scientifique ou de l'idéologique, d'une part, et qui expriment ou mobilisent sur des vérités et, d'autre part, celui des idéologisations qui fantasment contre les faits avec les conséquences qui peuvent en découler.

L'eurocentricité, la sémitocentricité et l'afrocentricité, apparues plus tardivement, sont encore en conflit derrière des centrismes qui s'acceptent comme tels ou ne veulent pas dire leur nom. Ces postures sont ainsi le produit normal d'un débat sur les responsabilités assumées dans la fabrication d'une histoire régionale qui peut toutefois être objet d'une réflexion scientifique légitime et honnêtement menée.

C'est l'École historienne, anthropologique et évolutionniste allemande dite de Göttingen qui a inventé l'eurocentrisme, le modèle aryen ou ancien que la pensée hégélo-marxiste et darwinienne a façonné. Pour Hegel, excluant l'Égypte de l'Afrique et celle-ci de l'histoire, comme pour Marx, théoricien du despotisme asiatique, ni le Code d'équité sumérien ni le Code d'Innocence pharaonique ignorés n'ont pu être fondateurs de la civilisation de la personne sacrée. Leurs héritiers ont raffiné le modèle en réécrivant, contre les Grecs eux-mêmes, une histoire raciale que l'hellénocentricité et l'hellénocentrisme latin ou anglo-saxon ont érigé en dogme.

La trilogie des trois courants ou modèles que sont, pour parler comme Martin Bernal, l'Eurocentricité, la Sémitocentricité ou l'Afrocentricité, pose, comme idéologies ou dérives idéologistes, des problèmes et des questions de plus en plus solvables. Elles peuvent l'être sur la base de faits, pour l'historien; cela eu égard à l'existence de foyers de diffusion de valeurs.

*Afrocentrismes* a voulu participer à ce débat d'appropriation de l'histoire et de ses géographies culturelles majeures. Pour l'essentiel, les contributions qui composent l'ouvrage portent sur des réflexions critiques dirigées contre les historiens africains comme une sorte de communauté unanimiste. Sur le plan

méthodologique, il s'agit, du fait même des parrains choisis, de recourir à une discipline que ses pionniers définissent avec Stephen Howe en particulier comme généalogie intellectuelle. Il reste à voir, textes et arguments à l'appui, si, eu égard à la discipline de référence, on est ou non en présence d'un simple geste de mimétisme en quête de couverture méthodologique.

On a aujourd'hui une riche information qui permet de mieux cerner et de reconstruire non seulement l'histoire des faits de civilisation mais aussi celle des valeurs de civilisation et d'universalité, eu égard aux géographies culturelles. Cette possibilité permet d'éviter ou de corriger les dérives dont les chercheurs et les œuvres sont responsables.

Les méthodologies sont au point pour cerner la pertinence et le respect des règles des disciplines qui étudient les œuvres, les auteurs, les filiations et les généalogies intellectuelles, spirituelles ou messianiques qui les animent. La responsabilité des communautés homogènes ou hétérogènes, ethniques ou raciales sur les révolutions culturelles peut être déterminée, dans une large mesure. On peut soumettre à la réflexion critique les modèles qui font porter la responsabilité de la marche de l'histoire en général soit sur des valeurs de civilisation en conflit, soit en l'occurrence ici, sur une communauté porteuse du destin d'une race ou d'une ethnie, d'un peuple élu de Dieu ou de la Génétique.

Il n'est plus facile, face à une discipline historique qui n'en est pas à ses débuts ni à sa fin, de décider, de manière abstraite et péremptoire, de la centralité d'une géographie culturelle impliquée dans l'origine et l'apparition des révolutions qui voient naître l'homme, le langage, le monothéisme ou les civilisations. On peut toujours, sur la base de faits, avancer des conclusions provisoires et des hypothèses. La Paléontologie qui situe présentement en Afrique l'origine de l'espèce humaine n'est pas achevée. Le monogénisme qui affirme l'unicité intrinsèque de l'espèce humaine repose sur des hypothèses en cours de vérification. L'origine de la langue plutôt que des langues constitue encore, comme les classifications en familles linguistiques, des hypothèses. Il est plus facile par contre de marquer matériellement l'antériorité des écritures picto-idéophoniques cunéiformes suméro-mésopotamiennes ou hiéroglyphiques nubio-égyptiennes sur les graphies de l'araméen, de l'arabe ou du grec.

On peut, en ce siècle, tout en affirmant l'unité monogénique de l'être humain, et l'origine commune de la langue, continuer à suggérer la supériorité génétique inscrite dans le sang, l'ADN et la langue des populations. Cette thèse est subtilement inscrite en

filigrane dans les conclusions de chercheurs tels que Cavalli-Sforza et J. Greenberg. C'est dire l'actualité du conflit des modèles. C'est désormais un gros problème que de réduire l'art nubéo-égyptien et toromagène olmèque à l'art hittite ou grec. Il suffit de fréquenter les sites archéologiques ou les musées pour s'en convaincre si nécessaire.

C'est encore un autre gros problème, sur le plan du paramètre linguistique ou culturel majeur, que d'identifier non pas le Pharaonique au Sémitique ou à l'Euro-iranien grec, mais de ne pas voir, sur le plan des valeurs de civilisation et d'universalité véhiculées par ces traditions de pensée et de langage, le monde qui sépare : d'une part, la spiritualité et la pensée nubéo-égyptienne de la Déclaration d'Innocence ou suméro-kushite du Code d'Équité des Lugal et, d'autre part, le Code d'Hammourabi et la Loi du Talion, repris par toute la tradition sémitique du Décalogue et de la Thora, des Évangiles et du Coran.

Le complexe de Gizeh, le Temple Kambatara du Kampuchéa cambodgien ou la Pyramide de Teotihustan-Teotihuacan sont plus anciens et témoins d'une plus haute technologie comparés au Parthénon ou au Coliseum. Ce fait n'enlève en rien le rôle de repères historiques importants de ces deux monuments.

Les initiateurs et les éditeurs d'*Afrocentrismes* ciblent les historiens africains comme une espèce à part. Le titre témoigne d'une démarche qui affiche ouvertement des préférences idéologiques et ethnistes. Ce groupe de chercheurs, français et francophones, était surtout persuadé, à l'époque où il publiait cet ouvrage, que c'est le vide en face. Il rêvait, à l'évidence, sur ce thème de recherche et sur le slogan-titre choisi, de rencontrer le succès qu'avait connu, aux États-Unis d'Amérique, le *Black Athena* de Martin Bernal associé, dans les esprits, au *Nations nègres et culture* de Cheikh Anta Diop et le *Black Athena Revisited* qui en constitua une critique en règle de la part d'éminents universitaires américains.

L'ouvrage édité par J. P. Chrétien, F.-X. Fauvelle-Aymar et H. Perrot, emprunte, dans cette perspective, son label aux thèses de *Black Athena Revisited* et à celles d'*Africanism: Mythical Past and Imagined Homes*, signé en 1998 par Stephen Howe dont ils ont sollicité la caution et la contribution. Il faut, pour juger à l'aune du parrain si l'ouvrage répond ou non aux règles de la discipline, avoir une idée de l'approche qu'en donne l'historien anglais.

Stephen Howe est un brillant et distingué professeur à Oxford University. Le genre qu'il pratique relèverait de la sociologie de la connaissance. On doit à S. Howe des ouvrages aux contextes et

titres significatifs comme *Anticolonialism in British Politics : the Left and the End of Empire 1918-1964*,<sup>21</sup> publié en 1993, *Ireland and Empire : Colonial Legacies in Irish History and Culture*<sup>22</sup>, publié à Oxford, en 2000. Stephen Howe appartient à une gauche anglaise dont, pour ne pas remonter trop loin, les figures de proue sont, après la Seconde Guerre mondiale, entre autres : Alan Gardiner égyptologue, auteur de *Egyptian Grammar*<sup>23</sup>, grand-père de Martin Bernal, auteur de *Black Athena*, Basil Davidson dont on sait l'influence sur l'œuvre des africanistes, les Cruise O'Brien avec Harold, le père, ami et compagnon de Kwame Nkrumah et de Dag Hammarskjöld, Donal, le fils, auteur d'une étude classique sur *The Mourides of Senegal*<sup>24</sup>, époux de Rita Cruise O'Brien à qui on doit une étude remarquable intitulée *A White Society in Black Africa : The French in Senegal*<sup>25</sup>.

Howe est intervenu dans le débat important entraîné par *Black Athena*, l'ouvrage de Martin Bernal, théoricien sémitocentriste, émule de Cheikh Anta Diop, considéré, dans ce milieu, comme le chef de file de l'Égyptocentricité et de l'Afrocentricité, en matière d'histoire. Il a donné son opinion sur *Black Athena Revisited*, ouvrage dirigé par Mary Lefkowitz et Rogers Mac Lean, en l'abordant dans la perspective suivie par les pionniers de la discipline : Henry Nash Smith auteur de *Virgin Land : The American West as Symbol and Myth*<sup>26</sup> et Nehemia Moses auteur, entre autres, de *Black Messiahs*<sup>27</sup>. Cette discipline à propos de laquelle l'œuvre de S. Howe doit, elle-même, être interpellée pour conformité a trouvé, on y reviendra, une brillante illustration dans « Au-delà des fleuves de Koush » de Morabito l'un des contributeurs majeurs d'*Afrocentrismes*. Morabito fournit une analyse remarquable des mécanismes qui président au développement, sur des siècles, du discours de type messianique. Il rappelle que ce type de discours qu'il distingue parfaitement du discours scientifique est plus fréquent qu'on ne le croit sous la plume des universitaires On verra comment l'appliquent les

---

<sup>21</sup> Howe S., *Anticolonialism in British politics: the left and the end of empire 1918-1964*, Clarendon Press, Oxford, 1993.

<sup>22</sup> Howe S., *Ireland and empire: colonial legacies in Irish history and culture*, Oxford University Press, 2000.

<sup>23</sup> Gardiner, Sir Alan, *Egyptian Grammar: Being an Introduction to the Study of Hieroglyphs*, Oxford University Press, 1957.

<sup>24</sup> Cruise O'Brien, Donal, *The Mourides of Senegal*, Clarendon Press, London, 1971.

<sup>25</sup> Cruise O'Brien Rita, *A White society in Black Africa: The French in Senegal*, Faber and Faber, London, 1972.

<sup>26</sup> Henri Nash Smith, *Virgin Land: The American West as Symbol and Myth*, Harvard University Press, Cambridge and London, 1950, 1978.

<sup>27</sup> Nehemiah M., *Black Messiahs* (voir Stephen Howe in *Africanism: Mythical Past and Imagined Homes*, Oxford Univ. Press 1998)

contributeurs à *Afrocentrismes* qui s'interrogent sur des itinéraires intellectuels et des historiographies souvent en conflit dans l'écriture de l'histoire. Stephen Howe dit se situer au-delà des frontières centristes des idéologues. Il affirme dans *Afrocentrismes* vouloir, sans préjugé, montrer dans une œuvre, à l'instar de tout un courant de pensée typiquement anglo-saxon, branché sur le conflit de cultures et d'idées, le même intérêt au discours scientifique, idéologique ou messianique. Il fait le pari d'éviter, par souci d'honnêteté intellectuelle, l'accusation facile, la confusion et l'amalgame des genres et de traiter ainsi également le rêve américain, irlandais ou afro-américain, sémite, aryaniste, orientaliste ou pan-négriste. Il convie à l'analyse des intentions profondes des œuvres de penseurs qui, comme le Karl Marx de *Feuerbach* si cher à Louis Althusser, le Cheikh Anta Diop de *Nations nègres et culture* ou le Martin Bernal de *Black Athena* poursuivent un double objectif : celui d'apporter une contribution à la science historique et de projeter un regard rétroactif et prospectif sur une expérience précise, pour dégager un sens et construire parallèlement une idéologie d'action, de renaissance ou de combat. On peut, en effet, en dehors de tout amalgame, discuter du statut scientifique de ces discours parallèles qui sur un même objet, portent souvent, à propos d'une même œuvre, sur des genres différents d'ordre scientifique ou simplement idéologique. L'histoire comme projet scientifique peut légitimer l'idéologie ou connaître les dérives de l'idéologisme.

On verra, à la lecture de la contribution de Stephen Howe, s'il a pu aller au bout de ses intentions affirmées qui le démarquent formellement d'émules à qui il sert de parrains et qui ne semblent pas, on le verra à l'analyse, s'embarrasser de précautions de même nature. C'est en tout cas Stephen Howe qui, en fustigeant l'abus des étiquettes forgées pour les besoins de causes obscures, prend soin de déclarer :

“In what follows I tried to show that, the views of writers usually labeled Afrocentric are largely erroneous. In part by comparing them against the opinions on the same subject of various writers. What matters to me – and I hope to almost all readers – is that the writers whose views I prefer, are more expert in their subject, more careful and coherent in their argument, offers more better evidence, and higher standards of clarity and logic in pursuit of the beliefs they advance, than their opponents”.

En un mot, le problème n'est pas de donner crédit à ceux qui brandissent de manière péremptoire des accusations d'afrocentrisme, de sémitocentrisme ou d'eurocentrisme mais de se référer aux œuvres et de discuter de leur rigueur scientifique et de

leur pertinence. Stephen Howe ne dit rien ici de nouveau par rapport aux règles qui président à un débat scientifique et singulièrement à une tradition de généalogie intellectuelle qu'il n'invente pas, qu'il trouve sur son chemin. Cela dit, la réflexion que Howe lui-même produit ne peut se soustraire à l'interrogation sur sa conformité avec les principes qu'il énonce. Cette réflexion mérite attention pour deux raisons. Howe est protagoniste du débat, même si le sémitocentrisme de *Black Athena* de Martin Bernal ne le préoccupe pas plus qu'il ne préoccupe les auteurs de *Black Athena Revisited*. Il est, en second lieu, instrumentalisé comme le parrain intellectuel ou idéologique volontaire ou non d'*Afrocentrismes*.

Il ne lui suffira donc pas simplement, à propos de ceux que ses émules responsables de *Black Athena Revisited* dirigé contre Martin Bernal et son courant et d'*Afrocentrismes* ciblant Cheikh Anta Diop et son école de reconnaître que :

« The works of Cheikh Anta Diop, St Claire Drake and Martin Bernal in particular have power and importance for their negative critique of European colonial arrogance, and its later day's legacies ».

Ce constat est fait depuis des décennies. L'intérêt est surtout dans le contexte plus ouvert où le rappel est fait. Ce qui frappe dans toute cette littérature qu'il s'agisse de *Black Athena* de Martin Bernal, de *Black Athena Revisited*, d'*Afrocentrism* de S. Howe ou d'*Afrocentrismes*, c'est l'ambiguïté, les non-dits et les silences volontaires.

*Black Athena* de Martin Bernal, *Black Athena Revisited*, *Afrocentrism* de Howe et *Afrocentrismes* ont ensemble un air de famille, malgré les motifs parfois différents qui les habitent. Les intellectuels sémito-centristes et surtout western semitic conscients du rôle de leurs communautés au Moyen-Orient, en Occident et ailleurs théorisent depuis deux siècles, face à l'eurocentrisme aryaniste, une influence dite pré-Israël et pré-judéo-chrétienne. L'histoire, selon *le Black Athena* de Martin Bernal, navigue entre la Grèce et l'Égypte ancienne annexée à une mouvance sémitiste. Cette thèse prospère depuis la naissance de l'Égyptologie sous la plume des linguistes sémitisants. Carl Meinhof comme Marcel Cohen sur lesquels s'appuient J. Greenberg, théoricien de la famille linguistique afro-asiatique, ont fait de l'Hébreu en partie façonné par la culture nubéo-égyptienne qu'il expérimente sur des siècles, la référence du groupe. Leo Wiener est un pionnier des études américanistes. Il est l'auteur d'*Africa and the Discovery of America*<sup>28</sup> (1912).

---

<sup>28</sup> Wiener, L., *Africa and the Discovery of America*, Philadelphia, Innes and Sons, 1920-22.

Il y a une question qu'on ne saurait esquiver quant à l'esprit d'une controverse qui doit être rigoureuse, sans frontière et sans calcul ou arrière pensée. Pourquoi et comment expliquer que *Black Athena Revisited* ou *Afrocentrism* qui servent de références à *Afrocentrismes* passent sous silence le sémitocentrisme comme composante d'une même trilogie pour cibler, en tir groupé, l'africanisme en particulier et l'eurocentrisme de manière tout à fait subsidiaire ? Comme nous l'avons dit dans *Cheikh Anta et l'Afrique dans l'Histoire du Monde*<sup>29</sup>, si le projet de Cheikh Anta est égyptocentrique et afrocentrique, celui de Bernal est foncièrement sémitocentrique même s'il s'accorde avec l'auteur de *Nations nègres et culture* dans leur procès anti-eurocentriste.

*Black Athena* est à l'origine de la publication de l'ouvrage collectif intitulé *Black Athena Revisited*. Cet ouvrage collectif rassemble une série d'articles critiques plus ou moins favorables aux thèses de Bernal. Il y dénonce un afrocentrisme imaginaire, en lieu et place d'un sémitocentrisme évident. Le caractère sémitocentriste de *Black Athena* est complètement passé sous silence. Par contre son anti-eurocentrisme est surtout mis en exergue et identifié aux thèses afrocentriques de Cheikh Anta et de ses émules.

La lecture de *Black Athena Revisited* suscitée par les thèses sémitocentristes de Martin Bernal montre que celles-ci ont été bien accueillies par nombre de contributeurs plus portés à dénoncer l'afrocentrisme réel ou supposé. Martin Bernal, tout en dénonçant, dans *Black Athena, Afroasiatic Roots of Civilisation*, l'eurocentrisme inventeur du modèle aryen jugé « Ancien », tente d'établir l'influence sémitique sur la Grèce et l'Égypte ancienne.

Dans *Black Athena Revisited*, Mary Lefkowitz développe comme dans *Afrocentrismes* les mêmes idées abruptes et sans nuances qui valurent à cette distinguée professeur de collège universitaire, une critique corrosive de la part de Stephen Howe. Elle n'évoque, à aucun moment, le sémitocentrisme des thèses de Martin Bernal théoriquement au centre de la controverse. Elle préfère manifestement prendre prétexte de l'ambiguïté du titre faisant référence à Athena ou Batana, divinité ramakushique de la Grèce. Athena est, on le sait, négriifiée par Bernal sous forme d'une noire colombe ou prêtresse symbolique d'un culte qui a ses ancrages naturels en Égypte et en Méditerranée afro eurasienne. Lefkowitz met en exergue cette référence au culte d'Athena associée

---

<sup>29</sup> Diagne P., *Cheikh Anta Diop et l'Afrique dans l'Histoire du Monde*, l'Harmattan, Sankoré, Paris, 1998.